



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne

AnIsl 47 (2014), p. 153-174

Mathieu Eychenne

Les six filles du vizir Ġibriyāl. Familles et alliances matrimoniales dans le milieu des administrateurs à Damas au XIV^e siècle

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

- | | | |
|--|--|--|
| 9782724711523 | <i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne</i> 34 | Sylvie Marchand (éd.) |
| 9782724711707 | ?????? ?????????? ??????? ??? ?? ???????? | Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif |
| ?????? ?? ??????? ??????? ?? ??????? ??????? ?????????? ???????????? | | |
| ?????????? ??????? ??????? ?? ??????? ?? ??? ??????? ??????: | | |
| 9782724711400 | <i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i> | Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.) |
| 9782724710922 | <i>Athribis X</i> | Sandra Lippert |
| 9782724710939 | <i>Bagawat</i> | Gérard Roquet, Victor Ghica |
| 9782724710960 | <i>Le décret de Saïs</i> | Anne-Sophie von Bomhard |
| 9782724710915 | <i>Tebtynis VII</i> | Nikos Litinas |
| 9782724711257 | <i>Médecine et environnement dans l'Alexandrie médiévale</i> | Jean-Charles Ducène |

MATHIEU EYCHENNE*

Les six filles du vizir Ḡibriyāl

Familles et alliances matrimoniales
dans le milieu des administrateurs à Damas au XIV^e siècle

♦ RÉSUMÉ

L'ascension et l'exercice du pouvoir d'un administrateur des services financiers du sultanat mamelouk sont bien souvent le résultat d'une entreprise menée collectivement dans laquelle les liens familiaux jouent un rôle primordial. Le cas étudié dans cet article, celui de Ḡibriyāl, vizir de Damas dans le premier tiers du XIV^e siècle, a ceci de singulier que nous ne connaissons rien des influences familiales qui ont pu contribuer à son entrée et à son avancement dans la carrière administrative. En revanche, les sources narratives nous renseignent sur sa descendance – un fils et six filles – et nous permettent de reconstituer le réseau d'alliances matrimoniales qu'il fut amené à tisser avec quelques-unes des plus prestigieuses familles d'oulémas et d'administrateurs civils au Caire et à Damas. Ce faisant, l'objet de cette étude est de contribuer à mieux apprécier la place et le rôle des femmes dans les stratégies de consolidation du pouvoir, ainsi que de mettre en évidence les limites de la transmission et de la pérennisation des fortunes, des patrimoines et des positions sociales des élites civiles à Damas au XIV^e siècle.

Mots-clés : Égypte – Damas – sultanat mamelouk – administration – femmes – alliances matrimoniales – patrimoine – héritage

* Mathieu Eychenne, Ifpo, mathieu.eychenne@gmail.com

◆ ABSTRACT

In the Mamluk Sultanate, family ties mostly play a crucial role in the rise and the exercise of power—seen as a collective dynamic—of a financial administrator. This paper deals with the case study of Ǧibriyāl, vizier of Damascus in the first third of the 14th century. If Ǧibriyāl's descendants' influence and role in his career are unknown, the narrative sources provide useful datas on his offspring—a son and six daughters. By reconstructing Ǧibriyāl's network of marriage alliances contracted with some of the most prestigious families of ulamas and civilian administrators in Cairo and Damascus, this paper seeks to provide a better understanding of the place and role of women in the strategies by which individuals tried to consolidate their positions. Through such a case study, the aim of this paper is also to contribute to bring out the limits of the transmission and the sustainability of wealth, patrimony, and social positions among the civilian elites in 14th century Damascus.

Keywords: Egypt – Damascus – Mamluk Sultanate – Bureaucracy – Women – Marriage alliances – Patrimony – Legacy

* * *

« Il faisait partie d'une maison de pouvoir et d'écriture et la mention de l'ensemble des gens de sa maison viendra dans cette histoire, chacun à sa place » (*huwa min bayt al-riyāsa wa-kitāba wa-saya'tī ḏikr ḡamā'a min ahl baytihī fī hadā al-ta'riḥ li-kull waḥid fī makānihi*)¹. Par ces mots, bien souvent, les auteurs de dictionnaires biographiques de l'époque mamelouke, après avoir mentionné le nom d'un secrétaire ou d'un administrateur, en préambule au récit plus ou moins détaillé de son existence, le rattachent au groupe familial auquel il appartient. La famille entendue ici est d'abord celle des hommes, celle que l'on retrouve dans le nom, qui, à rebours, égraine les descendants mâles selon la règle de la filiation patrilinéaire, celle qui confère à un individu une position sociale, une notabilité. Car, n'avoir « ni origine, ni maison »², cela signifie ne pas avoir de famille, en d'autres termes ne pas avoir le capital social, relationnel et symbolique qui facilite la carrière des individus et ce, même dans une société, qui, gouvernée par des déracinés, les Mamelouks, permet peut-être plus que toute autre, la promotion et l'ascension sociale hors des cadres de la reproduction des notabilités urbaines³.

Bien souvent donc, dans les sources narratives, la famille d'un administrateur civil ou d'un 'ālim n'est qu'une succession d'hommes. Au-delà des liens entre père et fils, les liens de fraternité ou ceux entre oncle paternel ('amm) et neveu, et, par extension, entre cousins du côté paternel, nous permettent au mieux d'enrichir le tableau d'une famille tronquée dans lequel une fille,

1. Al-Şafadī, *A'yān I*, p. 31.

2. Voir Ibn al-Dawādārī, *Kanz*, p. 350.

3. Voir Eychenne, *Liens personnels*, notamment chapitres 1 et 6.

une mère, une épouse n'émergent de l'anonymat qu'en de très rares circonstances. À moins de s'être illustrée par ses qualités de savante (*'ālima*), ou d'être l'épouse ou la fille d'un sultan ou d'un prince, une femme n'apparaîtra dans ce type de documentation, que si elle constitue l'un des termes d'un échange entre deux familles, une alliance matrimoniale⁴. En creux, la mention d'un oncle maternel (*bāl*) apporte, certes, une identité à la mère d'un individu, à l'épouse d'un père, sans que, la plupart du temps, il soit possible de lui assigner un nom. De même, le lien entre beau-père et gendre révèle l'existence d'une fille, un aspect généralement éludé dans les dictionnaires biographiques dont le but est de reconstruire des lignées d'hommes, administrateurs, militaires, juges, commerçants ou lettrés. Car, de manière générale, la pauvreté des informations relatives aux femmes demeure un frein à notre connaissance des groupes familiaux d'administrateurs et d'oulémas⁵. Il faut garder aussi à l'esprit qu'à partir d'un tel corpus biographique, un certain nombre de données qualitatives sur les liens de parenté viennent à manquer pour nous permettre d'obtenir une vision d'ensemble des groupes familiaux que l'on cherche à étudier. Il n'est ainsi presque jamais possible de savoir si des frères sont issus de la même mère ; de manière générale, les auteurs ne prennent qu'à titre anecdotique le soin de mentionner le nombre total d'enfants, garçons et filles, d'un individu.

Le présent article prend pour cadre le milieu des administrateurs à Damas dans la première moitié du XIV^e siècle, et plus spécifiquement, le cas particulier du *ṣāhib Ḥibriyāl*, « vizir » de Damas, sans le titre, pendant plus de vingt ans, sous le gouvernement de l'émir *Tankiz al-Nāṣirī* (1313-1339). À travers l'étude de la famille de cet administrateur, cas atypique s'il en est puisqu'il eut six filles et un seul fils, – et unique en son genre dans notre documentation pour les XIII^e et XIV^e siècles⁶ – nous chercherons ainsi à mettre en lumière le caractère éminemment familial de l'exercice du pouvoir d'un grand commis de l'État mamelouk. La nature même des informations à notre disposition concernant *Ḥibriyāl* nous permettra, en outre, d'étudier les stratégies matrimoniales mises en place pour tenter de développer et consolider son pouvoir. Enfin, nous aborderons, à travers la transmission de son patrimoine et de sa fortune, la question de la capacité des administrateurs à pérenniser et à transmettre à leur descendance leur position sociale.

4. En dépit de cet état de fait, il ne faut toutefois pas renoncer à élaborer une histoire sociale des femmes à cette époque, notamment grâce à la documentation juridique. Voir Rapoport, « Women and Gender », p. 1-47.

5. Voir les remarques de J. Escovitz concernant le milieu des secrétaires de chancellerie à partir du *Durar al-kāmina d'Ibn Haġar al-'Asqalānī*. Escovitz, « Vocational Patterns », p. 46.

6. Pour des éléments de comparaison avec les principaux groupes familiaux d'administrateurs des finances du XIV^e siècle que nous avons reconstitués, voir Eychenne, *Liens personnels*, chap. 5 « Des familles en réseau ».

Un administrateur copte à Damas

L'amitié avec l'émir Qarāsunqur al-Manṣūrī

Šams al-Dīn ‘Abd Allāh Ġibriyāl b. al-Šanī‘a Abū Sa‘id b. Abū al-Surūr⁷ est la version la plus complète de son nom. Difficile cependant d'en tirer des renseignements concernant son ascendance, un sujet sur lequel, par ailleurs, les sources historiques restent totalement muettes. Il est le plus souvent caractérisé par la *nisba* « al-Miṣrī » (l'Égyptien), mais on lui en attribue régulièrement d'autres : « al-Qibṭī »⁸ (le copte), « al-Naṣrānī » (le chrétien), « al-Muslimānī »⁹ (le converti à l'islam), ou encore « al-Asmarī »¹⁰ (le brun, le bronzé, le hâlé). Il est donc originaire d'une famille copte, sans que l'on puisse dire avec certitude qu'elle soit du Caire. Par ailleurs, al-Maqrīzī le désigne comme « Kātib Qarāsunqur »¹¹, le secrétaire de l'émir Qarāsunqur al-Manṣūrī.

En l'absence de toute autre information sur les débuts de carrière de Ġibriyāl, comme sur un éventuel rôle de l'un des membres de sa famille dans sa formation, cette dernière indication revêt une certaine importance. Al-Ġazarī relate qu'en 693/1294, pendant près de cinq mois, Ġibriyāl cache dans sa demeure l'émir Qarāsunqur, en fuite, recherché pour sa participation active au meurtre du sultan al-Ašraf Ḥalīl. Cette promiscuité fait naître entre les deux hommes une profonde amitié qui ne fut pas sans conséquence sur la carrière du secrétaire¹². Finalement, l'émir Qarāsunqur est gracié par le sultan al-Nāṣir Muḥammad, sur l'insistance de l'émir Kitbuġā al-Manṣūrī, et reprend sa place parmi les grands émirs du sultanat. Moins de deux ans plus tard, Qarāsunqur est de ceux qui contribuent à renverser al-Ādil Kitbuġā, devenu sultan, pour installer al-Manṣūr Lāğīn sur le trône¹³. Pour le récompenser de sa fidélité, le nouveau sultan le nomme, en muḥarram 696/novembre 1296, *nā’ib al-salṭana* d'Égypte¹⁴. Moins d'une année plus tard toutefois, en dū l-qā‘da 696/septembre 1297, il est destitué, arrêté, et ses biens en Égypte et au Bilād al-Šām sont mis sous séquestre. Son secrétaire, Šaraf al-Dīn Ya‘qūb décède sous les coups et la torture, et l'ensemble de ses assistants (*nuwwāb*) et des fonctionnaires de

7. Al-Ġazarī, *Hawādīt* III, n° 929, p. 735.

8. Ibn Haġar al-‘Asqalānī, *Durar* II, n° 2148, p. 159.

9. Al-Ḏahabī, *Duyūl* IV, p. 99.

10. Al-Nu‘aymī, *Dāris* II, p. 7.

11. Al-Maqrīzī, *Sulūk* II/1, p. 111.

12. Al-Ġazarī, *Hawādīt* III, n° 929, p. 730. La carrière de Qarāsunqur al-Manṣūrī débute lorsque Qalāwūn, qui n'est encore qu'un émir, l'achète et le forme. Accédant au sultanat, Qalāwūn le nomme gouverneur d'Alep, charge qu'il occupe pendant près de dix années, entre ramadān 681/décembre 1282 et ḡumādā I 691/mai 1292 (al-Maqrīzī, *Sulūk* I/3, p. 708, 778). Destitué par le sultan al-Ašraf Ḥalīl, il retourne au Caire où on lui confie le commandement des *mamlūk*-s du sultan (*muqaddam al-mamālik al-sulṭāniyya*) (*ibid.*, p. 780). Il fait partie des assassins du sultan al-Ašraf Ḥalīl (*ibid.*, p. 789-790). Pourchassé pour cette raison par l'émir Kitbuġā al-Manṣūrī, tout comme l'émir Lāğīn al-Manṣūrī, il est forcé de fuir et de se cacher au Caire pendant plus de cinq mois.

13. *Ibid.*, p. 819-820.

14. *Ibid.*, p. 823.

son bureau sont traités avec une extrême rigueur¹⁵. À cette époque, Ḡibriyāl n'est déjà plus secrétaire de Qarāsunqur. Entré dans l'administration sultanienne, il occupe la fonction de secrétaire du Trésor (*kātib al-hizāna*), sans doute sous l'effet de la bienveillance de l'émir.

Comme de nombreux administrateurs chrétiens, Ḡibriyāl est contraint de se convertir à l'islam, en 701/1302, alors qu'il occupe la fonction de chargé des comptes à la suite du sultan (*mustawfi l-ṣuhba*), comme le rapporte al-Ġazarī :

« Je me rendis en voyage en Égypte, vers l'année 700 de l'Hégire et je logeais chez l'émir Sayf al-Dīn Ibn al-Mihfadār qui, après la fête des chrétiens en 701, me dit la chose suivante : "aujourd'hui, Amīn al-Mulk et Ḡibriyāl, le 'āmil al-hizāna, se sont rendus à la citadelle, se sont convertis à l'islam, ont reçu une robe d'honneur (*bil'a*), ont été confirmés dans leur service et leurs gens (*ahlibim*) ont été libérés. Tous les deux ont pris pour nom 'Abd Allāh". »¹⁶

Après cet épisode, Ḡibriyāl poursuit sa carrière au Caire dans l'administration, peut-être toujours comme agent du Trésor ('āmil al-hizāna). Le retour au pouvoir d'al-Nāṣir Muḥammad pour un troisième règne, en 709/1310, entraîne le transfert de l'émir Qarāsunqur, d'Alep, où il occupe la charge de gouverneur depuis une dizaine d'années, à Damas, où il est nommé gouverneur le 25 dū l-qā'da 709/26 avril 1310. Ḡibriyāl accompagne l'émir; la longue histoire entre le secrétaire copte et la ville de Damas débute alors. Elle durera plus de vingt ans.

Ḡibriyāl, « vizir » de Damas

Al-Ġazarī, tout comme al-Maqrīzī, font remonter le début de la charge de *nāżir* de Syrie de Ḡibriyāl au dimanche 16 muharram 710/15 juin 1310¹⁷. En réalité, l'accession de Ḡibriyāl à la tête de l'administration de la ville ne fut pas aussi immédiate et le chemin qui l'y mena est bien plus difficile à reconstituer. Le 9 muharram 710/8 juin 1310, Ḡibriyāl se voit confier les charges d'administrateur de la mosquée des Omeyyades (*nāżir al-ğāmi‘ al-umawi*), administrateur des *waqf-s* (*nāżir al-awqāf*) de la ville, administrateur des *waqf-s* fondés pour le rachat des prisonniers (*nāżir awqāf al-asrā*) avec un salaire mensuel de 700 dirhams¹⁸. Il inaugure sa charge la semaine suivante, vêtu d'une robe d'honneur (*bil'a*) blanche et d'un voile (*ṭarha*)¹⁹.

Mais, la disgrâce de l'émir Qarāsunqur, sa fuite d'abord à Alep puis en territoire mongol en rabī‘ I 712/jUILLET 1312, entraînent un premier coup d'arrêt dans la carrière damascène de Ḡibriyāl. Il rentre alors au Caire et réintègre l'administration sultanienne dans la fonction

15. *Ibid.*, p. 829.

16. Al-Ġazarī, *Hawādīt* III, n° 929, p. 730.

17. *Ibid.*, II p. 530 ; al-Maqrīzī, *Sulūk*, II/1, p. 86.

18. Al-Ġazarī, *Hawādīt* III, n° 929, p. 730 ; al-Ṣafadi, *A'yān* II, p. 899. Selon al-Ġazarī, il débute dans la charge de *nāżir* de Damas le 16 muharram 710/15 juin 1310 : voir al-Ġazarī, *Hawādīt* II, p. 530.

19. Al-Birzālī, *Muqtāfi* III, p. 454. Sur la *ṭarha*, pour les hommes, sorte de « voile empesé, fait de mousseline, qu'on pose sur le turban, ou seulement sur les épaules, et qui retombe sur le dos », voir Dozy, *Dictionnaire*, p. 254-257.

d'administrateur des maisons du sultan (*nāzir al-buyūt al-sultāniyya*)²⁰. Al-Maqrīzī précise qu'alors il ne cesse d'intriguer afin de retrouver un poste à Damas²¹.

L'occasion se présente quelques mois plus tard lorsqu'il accompagne le sultan al-Nāṣir Muḥammad dans son voyage au Hedjaz. Faisant halte à Damas, en muharram 713/mai 1313, le souverain décide de nommer Ǧibriyāl à la charge de *nāzir al-dawāwīn* de la ville avec le titre de *ṣāḥib* « selon l'usage des vizirs »²², ce qui, justement en l'absence de vizir, lui confère l'autorité sur l'administration des finances. À la fin de l'année, il part au Caire, pendant le mois de ramadān, puis rentre à Damas au début du mois de muharram 714/fin avril 1314, où, accueilli par ses compagnons (*aṣḥāb*), il est confirmé dans sa charge de *nāzir al-dawāwīn* de la ville²³. Quelques mois plus tard, en dū l-hiġga 714/avril 1315, il se voit remettre une robe d'honneur lui conférant l'administration des *awqāf al-Manṣūrī* à Damas, les biens *waqf*-s du sultan al-Manṣūr Qalāwūn et de ses descendants. À cette occasion, s'il ne fait plus de doute qu'il dirige l'administration, et bien qu'al-Birzālī le qualifie de *wāzir Dimašq*, « vizir de Damas », il ne peut toujours pas être à proprement parler considéré comme tel²⁴. En rabī' II 719/mai-juin 1319, il se rend à une convocation au Caire et reçoit une robe d'honneur en qualité de *nāzir de Syrie*²⁵.

En dépit des liens étroits qu'il entretient avec le *nāzir al-hāss* (*administrateur des biens personnels*) Karīm al-Dīn al-Kabīr²⁶, il ne subit en rien les conséquences de sa disgrâce. En ramadān 724/septembre 1324, suite à la destitution du vizir d'Égypte, Ibn al-Ǧannām, le sultan décide de nommer un émir à ce poste et de lui adjoindre deux aides pour administrer sa charge. Ǧibriyāl est alors convoqué au Caire et, le 22 ramadān 724/12 septembre 1324, il est nommé administrateur de l'État (*nāzir al-nużżār*, « administrateur des administrateurs ») et administrateur à la suite du sultan (*nāzir al-ṣuhba*) et reçoit une robe d'honneur²⁷. Son séjour loin de Damas durera un an et demi et, en ṣafar 726/février 1326, il rentre à Damas pour y retrouver son ancienne fonction à la tête de l'administration²⁸. Son retour dans la ville est l'occasion pour la population de manifester publiquement sa joie. Notables et émirs se pressent pour venir le saluer et il reçoit une robe d'honneur munie d'un *ṭaylasān*²⁹.

20. Al-Ǧazarī, *Hawādīt* II, p. 736 ; al-Nuwayrī, *Nihāyat* XXXII, p. 205.

21. Al-Maqrīzī, *Sulūk* II/1, p. 111.

22. Ibn Abī l-Fadā'il, *Nahḍ* III, p. 232 ; Ibn Kaṭīr, *Bidāya* XIV, p. 74 ; al-Birzālī, *Muqtāfi* IV, p. 127 ; al-Maqrīzī, *Sulūk* II/1, p. 123.

23. Al-Birzālī, *Muqtāfi* IV, p. 127 ; Ibn Kaṭīr, *Bidāya* XIV, p. 74, 75.

24. Al-Birzālī, *Muqtāfi* IV, p. 172.

25. Al-Maqrīzī, *Sulūk* II/1, p. 193.

26. Voir Eychenne, *Liens personnels*, p. 426-427.

27. Al-Nuwayrī, *Nihāyat* XXXIII, p. 73.

28. Al-Ǧazarī, *Hawādīt* II, p. 104-105 ; al-Nuwayrī, *Nihāyat* XXXIII, p. 198 ; al-Maqrīzī, *Sulūk* II/1, p. 256.

29. Al-Ǧazarī, *Hawādīt* II, p. 104-105. Sur la définition du *ṭaylasān*, voir Dozy, *Dictionnaire*, p. 278-280. Selon Dozy, la *ṭarḥa* et le *ṭaylasān* sont deux vêtements identiques.

La famille au prisme de la disgrâce

La disgrâce est bien souvent la meilleure occasion de voir surgir dans les textes historiques plusieurs membres de la famille d'un administrateur mais également ses amis et ses relations³⁰. On comprend alors que la détention d'une charge élevée par un individu est une entreprise collective, clientéliste et familiale dans laquelle tous les membres de sa maison (*ahl al-bayt*) sont liés, du moins temporairement, à sa destinée et mus en grande partie, bien que de façon conjoncturelle, par des intérêts communs. Le cas de Ḡibriyāl ne déroge pas à la règle et, bien au contraire, nous fournit un exemple original de reconstitution des contours de l'environnement familial d'un administrateur.

Quoique pouvant se targuer d'une longévité exceptionnelle à la tête des bureaux de l'administration des finances de Damas, plus de vingt ans, Ḡibriyāl, homme puissant et très riche, ayant survécu à tous les changements à la tête de l'État au Caire, apprécié de la population et proche des grands émirs, et en particulier du gouverneur de Damas, l'émir Tankiz, ne peut cependant pas échapper à la disgrâce ; il entraîne dans sa chute sa maison (*baytihī*), ses relations (*ta'alluqātihī*), ses proches (*aqāribihī*) et ses secrétaires (*kuttābihī*)³¹. Sans que personne ne s'y attende vraiment, le 21 šawwāl 732/16 juillet 1332, les chevaux de la poste apportent à Damas un rescrit sultanien (*marsūm sultāni*) donnant ordre de le faire arrêter. Convoqué à la Dār al-Sā'āda, le palais du gouverneur, il est alors placé sous bonne garde, tandis que l'inspecteur des bureaux (*šādd al-dawāwīn*), le *wālī l-bilād* et le *naqīb al-nuqabā'*, accompagnés de nombreux soldats, perquisitionnent son domicile. Sans ménagement les femmes sont expulsées de la demeure et de nombreux biens sont saisis. Sa maison, comme celles de ses gendres et de ses filles, ainsi que l'ensemble des biens et objets qui s'y trouvent, sont placés sous séquestre³². Deux jours plus tard, le samedi 23 šawwāl 732/18 juillet 1332, Ḡibriyāl est transféré à la Madrasa al-Nāḡibiyya³³ où il est sommé de prendre ses dispositions pour verser d'importantes sommes d'argent, ce qu'il fait dès le lendemain en faisant apporter 37 000 dirhams. L'émir 'Alā' al-Dīn Muğultāy al-Martīnī est installé dans sa maison pour administrer la vente de ses biens et, le lundi, ses chevaux (*hayl*), ses mulets (*biġāl*) et ses chameaux (*ḡimāl*) sont mis en vente. Les femmes qui se trouvaient dans son *ribāṭ* sont appelées dans la maison et l'on vend le reste de ses affaires³⁴.

Dès le vendredi 29 šawwāl/24 juillet 1332, quatre de ses gendres sont à leur tour appréhendés et mis aux arrêts, à savoir Šaraf al-Dīn Ḥālid al-Qaysarānī, 'Imād al-Dīn, le fils du cadi Naġm al-Dīn Ibn Şaṣrā, Ṣalāḥ al-Dīn Ibn al-'Assāl et al-As'ad Ibn Maškūr. Par ailleurs, al-Mu'allim Abū Ḥinnā Ibn Amīn al-Mulk b. Waġīh Al-Muqīr, le neveu de Ḡibriyāl du côté de sa sœur (*ibn uht al-ṣāḥib*) et al-Makīn, le délégué de Ḡibriyāl (*nā'ib al-ṣāḥib*)³⁵, sont eux aussi placés en détention.

30. Voir Eychenne, *Liens personnels*, chapitre 6, « Des familles en réseau. »

31. Ibn Abī l-Faḍā'il, *Nahq*, p. 52 (texte arabe).

32. Al-Ġazārī, *Hawādīt* II, p. 530-531; al-Maqrīzī, *Sulūk* II/2, p. 353.

33. Sur cette madrasa fréquemment utilisée, au cours de la première période mamelouke, comme lieu de détention provisoire, voir al-Nu'aymī, *Dāris* I, n° 87, p. 359-361.

34. Al-Ġazārī, *Hawādīt* II, p. 530-531.

35. *Ibid.*, p. 531.

Ce sont désormais sur ses gendres que vont se concentrer les persécutions dans le but de leur faire révéler des informations permettant de saisir la fortune de Gibrīyāl mais également pour obtenir d'eux le paiement d'imposantes amendes. Ainsi, le lundi 2 dū l-qā'da/26 juillet 1332, Ṣalāḥ al-Dīn Ibn al-‘Assāl est passé à la torture. « Je ne lui connais aucune fortune et je suis étranger chez lui », n'a de cesse de clamer le gendre de Gibrīyāl, selon al-Ǧazarī, n'atténuant en rien les mauvais traitements qui lui sont infligés. Puis, c'est le tour d'un autre de ses gendres, al-As'ad Ibn Maškūr, de son neveu et de son délégué (*nā'ib*) d'être violentés et pressés de fournir des informations et accessoirement d'importantes sommes d'argent³⁶.

L'emprisonnement de Gibrīyāl et de l'ensemble des membres de sa famille et de ses partisans se prolonge plusieurs semaines. Finalement, le 8 muḥarram 733/29 septembre 1332, Gibrīyāl, libéré, est autorisé à rejoindre sa demeure. Le lendemain, trois de ses gendres encore emprisonnés, Šaraf al-Dīn Ḥalīd Ibn al-Qaysarānī, ‘Imād al-Dīn Ibn Şaṣrā et Ṣalāḥ al-Dīn Ibn al-‘Assāl, sont à leur tour libérés – sans que l'on puisse dire si le quatrième gendre, al-As'ad Ibn Maškūr, également arrêté, est encore en détention ou s'il a été préalablement remis en liberté – tout comme les assistants (*nuwwāb*) et partisans (*atbā'*) de Gibrīyāl, ainsi que tous ceux qui avaient été emprisonnés à cause de lui³⁷.

Le premier acte de la disgrâce du *ṣāḥib* Gibrīyāl se clôt ainsi. Le puissant administrateur doit ce sursis à l'intercession de l'émir Baktimur al-Sāqī auprès du sultan. Le répit est malheureusement de courte durée. L'assassinat de l'émir, quelques jours plus tard, le prive d'un important soutien et, tout juste rentré de pèlerinage, al-Nāṣir Muḥammad le fait appeler au Caire. Ainsi, dans la nuit du dimanche 17 ḫafar 732/7 octobre 1332, Gibrīyāl quitte sa *turba*, située dans le voisinage de la mosquée Karīm al-Dīn, en dehors de Damas³⁸, et part en direction de l'Égypte. À peine a-t-il quitté la ville que sa maison (*dār*) est mise sous séquestre et ses gens (*ahlihi*) à nouveau arrêtés et spoliés. L'ensemble des biens, bijoux et pierres précieuses, saisis, sont transportés à la Ḥizāna al-sultāniyya à Damas.

Gibrīyāl arrive au Caire une dizaine de jours après son départ de Damas, et, conduit à la Citadelle, il est immédiatement arrêté³⁹. Après deux mois d'emprisonnement, il est libéré sur intervention de l'émir Qawṣūn al-Nāṣirī sans avoir subi de mauvais traitements mais en ayant toutefois dû acquitter une amende d'un million de dirhams⁴⁰. Il s'installe dès lors dans sa demeure, sans doute sous surveillance. Une lettre est envoyée à Damas pour prévenir de sa remise en liberté et le samedi 25 ḡumādā II 733/13 mars 1333, les membres de sa maison (*ahl al-bayt*) quittent sa demeure damascène et s'installent dans sa *turba*. Puis, après deux ou trois jours, ils sont envoyés au Caire où ils finissent par le rejoindre et s'installent avec lui⁴¹.

36. *Ibid.*

37. *Ibid.*, p. 587-588.

38. Sur cette mosquée, dont Gibrīyāl a personnellement supervisé la construction, voir, par exemple, al-Nuwayrī, *Nihāyat* XXXII, p. 288 ; al-Nu‘aymī, *Dāris* II, p. 321-323.

39. Al-Ǧazarī, *Hawādīṭ* III, p. 590.

40. *Ibid.*, p. 593.

41. *Ibid.*, III, p. 597.

Ǧibriyāl meurt en šawwāl 734/juin 1334, treize jours après son épouse, laissant un fils unique et six filles. Son corps est inhumé le jour même dans la *turba* de son ancien maître et ami, l'émir Qarāsunqur al-Manṣūrī, à Bāb al-Naṣr, en dehors d'al-Qāhira⁴².

Six filles à marier, six alliances à contracter

Une grande partie des membres de sa famille nous est donc apparue à la faveur de sa destitution et de sa disgrâce, nous permettant ainsi de reconstituer le réseau familial particulièrement étendu qu'il avait su constituer. Nous n'avons guère de renseignement sur son seul fils, Ṣalāḥ al-Dīn Muḥammad⁴³. Les noms de ses six filles ne sont même pas connus mais chacune d'entre elles, en étant donnée en mariage à quelques-unes des plus influentes familles damascènes ou cairote de l'époque, sont partie prenante de la stratégie d'alliances matrimoniales du puissant administrateur. Aux quatre gendres déjà mentionnés lors de son arrestation, Šaraf al-Dīn Ḥālid Ibn al-Qaysarānī, ʿImād al-Dīn Ibn Ṣaṣrā, Ṣalāḥ al-Dīn Ibn al-Ṣassāl et al-As'ad Ibn Maškūr, il faut rajouter deux autres noms : Šams al-Dīn Mūsā b. Iṣhāq al-Miṣrī et Ṣalāḥ al-Dīn Yūsuf Ibn Ṣayḥ al-Sallāmiyya. Ainsi, les six filles de Ǧibriyāl lui apportent six gendres et, par la même occasion, six familles par alliance qui sont autant d'alliances politiques.

Selon al-Ǧazarī, Ǧibriyāl avait « trois filles chrétiennes et trois filles musulmanes »⁴⁴ et Ibn Ḥaḡar al-Asqalānī a précisé que « l'on dit que certaines de ces filles n'étaient pas converties à l'islam⁴⁵ », lui reprochant de concevoir encore de la bienveillance et de l'affection à l'égard des chrétiens (*naṣārā*) bien que converti à l'islam depuis 701/1301 sous la pression. On ne sera donc pas surpris, en examinant l'identité des six gendres de Ǧibriyāl, de constater que trois d'entre eux sont des coptes convertis à l'islam tandis que les trois autres sont issus de grandes familles de 'ulamā'.

Les Banū Ṣaṣrā

Connaissant les sympathies de Ǧibriyāl à l'égard d'Ibn Taymiyya et de ses partisans, le mariage de l'une de ses filles avec ʿImād al-Dīn, le fils du *qāḍī l-quḍāṭ al-ṣāfi* Naġm al-Dīn Aḥmad Ibn Ṣaṣrā, fervent opposant au penseur hanbalite, peut surprendre. Nul doute cependant que le prestige des Banū Ṣaṣrā et le pouvoir de Naġm al-Dīn contrebalaient largement d'éventuels désaccords doctrinaux, sans doute accessoires pour un homme aussi fraîchement converti à l'islam. De 702/1302, date de sa nomination à la judicature šāfi'ite jusqu'à sa mort en 723/1322, Aḥmad Ibn Ṣaṣrā apparaît comme le plus influent juge du premier quart du VIII^e/XIV^e siècle à Damas⁴⁶. Formé au *fiqh*, à la calligraphie et à la grammaire, il débute

42. *Ibid.*, p. 677 ; n° 929, p. 735.

43. Al-Šafadī, *A'yān* II, p. 902 ; al-Ǧazarī, *Hawādīṭ* III, p. 867.

44. Al-Ǧazarī, *Hawādīṭ* III, p. 677-678 ; n° 929, p. 735.

45. Ibn Ḥaḡar al-Asqalānī, *Durar* II, n° 2148, p. 160.

46. Sur l'illustre famille des Banū Ṣaṣrā, voir Brinner, « The Banū Ṣaṣrā » et sur la carrière de Naġm al-Dīn Aḥmad, voir plus spécifiquement, Brinner, « The Banū Ṣaṣrā », n° 15, p. 190-192.

sa carrière dans le Dār al-Insā', la chancellerie, avant d'obtenir ses premières charges de professeur dans différentes institutions damascènes à partir du règne d'al-Manṣūr Qalāwūn (1279-1290). Quelques années plus tard, le sultan al-Ādil Kitbuġā le nomme, en 694/1295, juge de l'armée (*qāḍī l-askar*). Sa renommée et son influence sont telles qu'il est désigné comme médiateur, chargé de négocier avec l'envahisseur mongol, au moment de l'occupation de Damas par les troupes de Ḥāzān, en 699/1300. Peu de temps après, devenu un personnage incontournable, il se fait nommer *qāḍī l-quḍāt al-ṣāfi'i* de Damas. Farouche opposant d'Ibn Taymiyya, il va même jusqu'à donner sa démission, qui toutefois est refusée, lorsque le pouvoir mamelouk commence à se montrer trop conciliant avec le penseur hanbalite. Soutenu par les milieux soufis de Damas, qui militent auprès du sultan al-Nāṣir Muḥammad en sa faveur, il est nommé *shayb al-ṣuyūb* de Damas et prend la direction de la Ḥānqāh al-Sumayṣātiyya, la plus importante institution soufie de la ville⁴⁷.

Les Banū al-Qaysarānī

Le mariage de Šaraf al-Dīn Ḥālid al-Qaysarānī al-Maḥzūmī al-Šāfi'i avec l'une des filles de Gibrīyāl a déjà eu lieu en 717/1317, date à laquelle Ḥālid arrive à Damas, accompagnant son père, tout juste nommé secrétaire enregistreur (*muwaqqi' al-dast*)⁴⁸. Son père poursuit sa carrière dans la chancellerie à Damas jusqu'à sa mort en 736/1336. Dès l'année suivante, sur ordre du gouverneur Tankiz, Ḥālid intègre la chancellerie parmi les *kuttāb al-insā'*. À partir de cette date, il semble avoir été très lié à son beau-père. Il le suit au Caire, lorsqu'en 724/1324, celui-ci est appelé par le sultan pour assister l'émir et vizir Muğultāy al-Ǧamālī en tant que *nāzir al-dawla* et rentre deux ans plus tard à Damas avec lui, lorsqu'il est réinvesti dans ses fonctions de *nāzir*⁴⁹.

Arrêté, au cours de l'été de 732/1332, Ḥālid survit à la disgrâce de son beau-père et poursuit une brillante carrière jusqu'à devenir *kātib al-sirr* de Damas, en 740/1339, grâce au gouverneur Alṭunbuġā al-Faḥrī, qui lui ajoute les fonctions de *wakīl bayt al-māl* et de *muwaqqi' al-dast*. L'émir Arḡūn al-Kāmilī, avec lequel il se lie d'amitié lors de son deuxième séjour en Égypte, devient son nouveau protecteur. Entrant à son service comme chargé de pouvoir (*wakīl*), il administre ses affaires et, pendant plusieurs années, le suit au gré de ses mutations comme gouverneur à Alep, à Damas puis à nouveau à Alep, avant de rentrer avec lui au Caire, où il meurt⁵⁰.

Au-delà du patronage de Gibrīyāl, Ḥālid dispose de sérieux atouts : une maîtrise parfaite de la langue turque, de solides amitiés et d'utiles soutiens au sein de l'élite militaire mame louke, et une famille prestigieuse. En donnant sa fille à Ḥālid, Gibrīyāl s'allie à une famille

47. Sur la Ḥānqāh al-Sumayṣātiyya, voir al-Nu‘aymī, *Dāris*, n° 166, p. 118-126.

48. Ibn Haġār al-‘Asqalānī, *Durar* I, n° 956, p. 220-221. Ḥālid a appris le métier de secrétaire au contact de son père qui fut *muwaqqi' al-dast* en Égypte avant d'être nommé, en 714/1314, à la tête de la chancellerie à Alep, en qualité de *kātib al-sirr*. Il reste à ce poste jusqu'en 717/1317, date à laquelle il est transféré à Damas comme *muwaqqi' al-dast*.

49. Al-Ṣafadī, *A'yān* II, p. 659.

50. *Ibid.*

de scribes, les Banū l-Qaysarānī, puissante et bien enracinée, depuis plus d'un siècle et demi, dans l'administration des différents États qui se sont succédés en Égypte et au Bilād al-Šām. Selon al-Şafadī, les Banū al-Qaysarānī doivent leur bonne fortune à un certain Muwaffaq al-Dīn Muḥammad b. Naṣr Ibn al-Qaysarānī, vizir du sultan Nūr al-Dīn, mort à Alep en 588/1192, à partir duquel la maison se ramifie (*wa huwa aṣl sa'ādat Banī l-Qaysarānī wa minhu tafarra'a l-bayt*)⁵¹. Dès lors, on ne compte plus les membres du groupe familial qui se succèdent à la chancellerie ou dans l'administration, à Alep, Damas ou au Caire. Ainsi, l'arrière-grand-père de Hālid, Fath al-Dīn 'Abd Allāh, fut *kātib al-inšā'* avant de devenir vizir d'Égypte sous le court règne du fils de Baybars, al-Sa'īd Baraka Ḥān (676/1277-678/1279). Du côté de sa mère, Hālid peut également se prévaloir d'une ascendance prestigieuse, puisque son père, Ismā'il a épousé la fille du vizir Tāğ al-Dīn Muḥammad Ibn Ḥinnā, et arrière-petite-fille du grand vizir de Baybars, Bahā' al-Dīn 'Alī Ibn Ḥinnā⁵².

Les Banū Šayb al-Sallāmiyya

En ḡumādā II 718/août 1318, Ǧibriyāl donne l'une de ses filles comme épouse à Ṣalāḥ al-Dīn Yūsuf Ibn Šayb al-Sallāmiyya⁵³. De son gendre, nous ne savons rien, si ce n'est que, très apprécié du gouverneur Tankiz, il acquiert auprès de lui prestige et fortune jusqu'à sa mort prématurée en 730/1330. Il laisse un fils, dont la mère est la fille de Ǧibriyāl⁵⁴.

Par ce mariage, Ǧibriyāl s'allie avec une famille d'oulémas très influente à Damas. L'oncle du marié, Faḥr al-Dīn 'Abd al-Azīz, tout comme Ǧibriyāl, a été administrateur de la mosquée des Omeyyades⁵⁵ avant d'être nommé, en ḡumādā I 719/juin 1319, prévôt des marchés (*muhtasib*) de Damas⁵⁶. Quṭb al-Dīn Mūsā, le père du marié, sera, quant à lui, pendant deux décennies, l'administrateur de l'armée (*nāżir al-ğayṣ*) de Syrie⁵⁷. Il occupe plusieurs fonctions dans l'administration de la ville avant d'entrer au bureau de l'armée (*dīwān al-ğayṣ*) de Damas sous le gouvernement de l'émir Āqūš al-Afram (1301-1309), parvenant à être nommé chef du bureau (*sāhib dīwān al-ğayṣ*). Fidèle au sultan al-Nāṣir Muḥammad pendant son exil à Karak, il est récompensé dès le début du troisième règne de ce dernier en étant nommé administrateur de l'armée (*nāżir al-ğayṣ*) de Syrie. Brièvement appelé au Caire par le sultan pour administrer le bureau de l'armée en Égypte, avec entre autres, Ǧibriyāl, il est chargé de mener à bien la révision cadastrale des terres cultivées au Bilād al-Šām (*rawk*) pour laquelle il est renvoyé à Damas en du l-hiġga 713/mars 1314. Par la suite, un temps destitué de ces fonctions, pendant quatre mois, il retrouve rapidement sa charge qu'il doit toutefois partager avec un autre administrateur

51. Al-Şafadī, *Wāfi* V, n° 2131, p. 76-82.

52. Sur cette famille, voir Eychenne, « Les Banū Ḥinnā à Fusṭāṭ-Miṣr », p. 91-118.

53. Al-Şafadī, *A'yān* IV, p. 2224; Ibn Ḥaḡar al-'Asqalānī, *Durar* IV, n° 5296, p. 295.

54. Al-Ğazārī, *Hawādīt* II, n° 488, p. 448.

55. Il est nommé en muharram 713/8 mai 1313. Le même jour, Ǧibriyāl devient *nāżir al-dawāwīn* de Damas. Voir Ibn Kaṭīr, *Bidāya* XIV, p. 74.

56. *Ibid.*, p. 99; al-Şafadī, *A'yān* II, p. 974.

57. Al-Şafadī, *A'yān* IV, p. 2098-2099; Ibn Ḥaḡar al-'Asqalānī, *Durar* IV, n° 4990, p. 227.

jusqu'en 728/1328. Après cette date, son collègue ayant été rappelé en Égypte, Mūsā demeure seul administrateur de l'armée de Damas jusqu'à sa mort en 732/1332⁵⁸. Il existe une certaine similitude entre la longévité de sa carrière et celle de Ǧibriyāl avec lequel il est amené à travailler en étroite collaboration. Sans doute, ce dernier n'est-il pas totalement étranger au fait que Mūsā soit resté pendant environ vingt ans – avec quelques courtes interruptions – à la tête du bureau de l'armée.

Les Banū al-‘Assāl

On ne compte décidément plus les gendres de Ǧibriyāl à avoir fait carrière dans la chancellerie de Damas. Dans le cas de ǧalāḥ al-Dīn Yūsuf, son entrée au bureau de la correspondance (*dīwān al-inšā’*) est clairement le fait de l'intercession de son beau-père, grâce auquel un décret de nomination (*tawqī’*) du sultan lui octroie un salaire (*ma’lūm*) important en espèces (*‘ayn*), des céréales (*galla*), du pain (*hubz*), de la viande (*laḥm*), du fourrage (*‘alīq*) et des vêtements (*kiswa*).

Auréolé d'une tutelle aussi bienveillante, il ne peut échapper aux conséquences de l'arrestation de Ǧibriyāl. Une fois libéré, il est rappelé au Caire et reste en disponibilité de la *kitābat al-inšā’* jusqu'à sa mort en 739/1338⁵⁹.

Au sujet de sa famille, al-Ǧazārī précise :

« Le ǧalāḥ al-Dīn Ibn al-‘Assāl mentionné ici n'appartient pas aux Banī al-‘Assāl⁶⁰ mais il est le fils de As’ad Barṣūmā b. ‘Alam al-Su’adā’, le fils du frère d’Amīn al-Dīn Faraḡ Allāh, le ṣāḥib *dīwān al-Šām* décédé en 730 [de l'Hégire]. »⁶¹

De son père, nous ne savons que son nom Sa’d al-Dīn As’ad Barṣūmā b. ‘Alam al-Su’adā’, mais sans doute fut-il un administrateur de l’État mamelouk. ‘Alam al-Su’adā’, le grand-père de ǧalāḥ al-Dīn, occupa la fonction de comptable du bureau du *ḥāzindār* (*mustawfi dīwān al-ḥāzindār*) et fut à l’origine de la formation au métier de secrétaire de son oncle Faraḡ Allāh⁶², et sans doute également de son père As’ad.

Nous disposons de plus de détails concernant la carrière de son oncle Amīn al-Dīn Faraḡ Allāh b. ‘Alam al-Su’adā’ Ibn al-‘Assāl⁶³. Nous savons qu’en 695/1296 il occupe la fonction de ‘āmil du bureau de la banlieue (*dīwān al-barr*) de Damas. Lorsque le sultan al-‘Ādil Kitbuġā se rend à Damas, cette année-là, accompagné de son vizir, Faraḡ Allāh est accusé par les soufis de

58. Al-Ǧazārī, *Hawādiṭ II*, n° 703, p. 577.

59. Al-Ṣafadī, *A’yān IV*, p. 2187.

60. Les Banū al-‘Assāl étaient une grande famille copte du Caire ayant fourni bon nombre de secrétaires et de hauts fonctionnaires à l’administration égyptienne pendant plusieurs générations aux XII^e et XIII^e siècles. Sur les Banū al-‘Assāl, voir Khalil, *al-Ṣafī Ibn al-‘Assāl*, p. 622-632.

61. Al-Ǧazārī, *Hawādiṭ II*, p. 531.

62. *Ibid.*, n° 579, p. 502.

63. Al-Ṣafadī, *A’yān III*, p. 1401-1402; al-Ǧazārī, *Hawādiṭ II*, n° 579, p. 501-502; Ibn Haġar al-‘Asqalānī, *Durar III*, n° 3210, p. 137.

leur avoir prélevé indûment une somme de 30 000 dirhams. Le père de Farağ Allāh, le grand-père de Salāḥ al-Dīn Yūsuf, se rend alors chez l'émir Sayf al-Dīn Ibn al-Milhafadār, qu'il avait connu en Égypte, et obtient qu'il intercède en faveur de son fils auprès du vizir. Les plaintes des soufis sont ainsi écartées moyennant le paiement de 3 000 dirhams⁶⁴.

Farağ Allāh poursuit alors sa carrière dans l'administration damascène en exerçant la fonction de chargé des comptes (*mustawfi*). En 697/1298, l'inspecteur des bureaux (*śādd al-dawāwīn*) lui inflige une lourde amende, ainsi qu'à d'autres fonctionnaires. Il est alors spolié de tous ses biens⁶⁵. De confession chrétienne, il n'échappe pas, quelques années plus tard, aux persécutions qui se produisent en rāğab 700/mars-avril 1301 au Caire et à Damas et il se convertit à l'islam, tout comme son frère, Sa'd al-Dīn As'ad Barṣūmā⁶⁶, la même année que Ǧibriyāl.

Farağ Allāh est par la suite transféré à la fonction de chef de l'administration (*ṣāhib al-dīwān*) de Damas. L'émir Tankiz, gouverneur de Damas, le nomme ensuite pour remplacer l'administrateur de son bureau (*nāzir dīwān nā'ib al-salṭana*), charge qu'il occupe en même temps que celle d'administrateur (*nāzir*) du Māristān al-Nūrī, le principal hôpital de la ville. Il reste quelque temps en fonction, avant de retourner à son ancienne charge de chef de l'administration qu'il occupe jusqu'à sa mort, en 730/1330⁶⁷. Il laisse une importante fortune.

Šams al-Dīn Mūsā, fils de Tāğ al-Dīn Ishāq al-Miṣrī

Lorsque survient la disgrâce de Ǧibriyāl, Šams al-Dīn Mūsā, un autre des gendres du *ṣāhib*, est déjà emprisonné au Caire et méthodiquement passé à la torture depuis plusieurs semaines. Son épouse, une des filles de Ǧibriyāl, enceinte et affaiblie par sa grossesse, subit elle aussi les sévices infligés par les bourreaux et, sous la torture, donne naissance à un fils, qui, selon Ibn Tağrī Birdī, « a vécu jusqu'à un âge avancé » ('āṣa waladuhā ḥattā kibar)⁶⁸.

À l'époque, Šams al-Dīn Mūsā vient tout juste de succéder à son père, Tāğ al-Dīn 'Abd al-Wahhāb/Ishāq al-Miṣrī, dans la charge d'administrateur des biens personnels du sultan (*nāzir al-ḥāṣṣ al-sultāniyya*). À peine trois semaines après sa nomination, il est arrêté avec son frère 'Alam al-Dīn Ibrāhīm. Šams al-Dīn Mūsā est déjà un administrateur puissant au Caire. Après avoir débuté dans la chancellerie, comme *kātib al-inṣā'*, il entre avec la bienveillance et l'appui de son père, dans les services de l'administration financière. En dū l-hiğğa 725/novembre 1325, il est envoyé à Karak pour accompagner le gouverneur fraîchement nommé de la place forte, l'émir Bahādur al-Badrī al-Nāṣirī. Mūsā est alors investi de la charge de *nāzir*, avec rang de vizir, de Karak et de sa province⁶⁹. On le retrouve en ḡumādā II 729/avril 1329, nommé administrateur du Trésor (*nāzir al-bizāna*) à la place de son frère 'Alam al-Dīn Ibrāhīm qui

64. Al-Ǧazarī, *Hawādīṭ* II, n° 579, p. 502.

65. *Ibid.*, I, p. 389.

66. Al-Şafadī, *A'yān* III, p. 1401. Sur les persécutions des chrétiens en 700/1301, voir al-Yūnīnī, *Dayl* I, p. 177-179 ; Ibn Abī al-Faḍā'il, *Nahğ* 20/1, p. 38-40.

67. Al-Ǧazarī, *Hawādīṭ* II, n° 579, p. 502 ; al-Şafadī, *A'yān* III, p. 1401-1402.

68. Ibn Tağrī Birdī, *Nuğūm* XI, p. 111-112.

69. Al-Ǧazarī, *Hawādīṭ* II, p. 83.

vient d'être transférée à la fonction de *nāzir al-dawla*⁷⁰. Peu après la mort de leur père, les deux frères sont arrêtés et contraints de verser plus de 20 000 dinars⁷¹. Leur détention dure « un an, un mois et cinq jours »⁷², selon al-Ǧazarī; ils sont libérés en ramaḍān 733/juin 1333⁷³. Leur carrière ainsi que celle de leur frère, Sa'ad al-Dīn Māġid, subit alors un coup d'arrêt de plusieurs années avant de connaître un renouveau à partir de la toute fin du règne d'al-Nāṣir Muḥammad, au Caire, à Alep ou à Damas où il sera d'ailleurs vizir à plusieurs reprises, charge qu'il occupe une dernière fois de 770/1369 à sa mort en dū l-qā'da 771/mai 1370, à plus de soixante-dix ans⁷⁴.

Mais, pour Ǧibriyāl, ce mariage est surtout l'occasion de nouer alliance avec le père de Mūsā, Tāġ al-Dīn 'Abd al-Wahhāb/Ishāq al-Miṣrī⁷⁵, un secrétaire copte converti à l'islam, ancien administrateur du bureau de l'émir Salār al-Tatarī, nommé *mustawfi al-dawla* en 711/1311, avant d'être transféré à la charge de *nāzir al-dawla*. Il fait partie, comme Ǧibriyāl, de l'entourage du puissant *nāzir al-hāss*, Karīm al-Dīn al-Kabīr⁷⁶, auquel d'ailleurs il succède en 723/1323. Il conserve cette charge pendant près de huit années, jusqu'à sa mort en 731/1331.

Les Banū Maškūr

Le dernier des gendres de Ǧibriyāl, al-As'ad Ibn Maškūr, est sans aucun doute le moins prestigieux. Il est difficile de l'identifier : nous savons qu'il a été le secrétaire (*kātib*) de l'émir Qīglīs al-Nāṣirī⁷⁷ et qu'il est encore désigné ainsi au moment de l'arrestation de Ǧibriyāl. Il s'agit vraisemblablement d'un administrateur copte ou d'un *musālima*, un converti à l'islam. On pourrait être tenté d'en faire éventuellement l'un des descendants de Šaraf al-Dīn Muḥammad Abū 'Abd Allāh Ibn Maškūr (m. 675/1276), qui fut *nāzir al-dawāwīn* puis *nāzir al-ğayṣ* sous le règne d'al-Zāhir Baybars, et qui fut l'un des gendres du grand vizir d'Égypte Bahā' al-Dīn 'Ali Ibn Ḥinnā. Toutefois, aucun élément tangible ne nous permet d'accréditer une telle hypothèse.

70. Al-Maqrīzī, *Sulūk* II/2, p. 311.

71. Al-Ǧazarī, *Hawādiṭ* II, p. 523; Ibn Kaṭīr, *Bidāya* XIV, p. 164.

72. Selon le calendrier lunaire. « Un an et demi » selon Ibn Kaṭīr. Voir également Ibn Abī l-Fadā'il, *Nahg*, p. 54 (texte arabe).

73. Al-Ǧazarī, *Hawādiṭ* II, p. 602; Ibn Kaṭīr, *Bidāya* XIV, p. 169.

74. Voir Ibn Qādi Šuhba, *Tārīḥ* II, p. 120, 408, 541; III, p. 159.

75. Al-Ǧazarī, *Hawādiṭ* II, n°553, p. 494; al-Šafadī, *A'yān* I, p. 293. Tāġ al-Dīn 'Abd al-Wahhāb Abū Ishāq b. 'Abd al-Karīm al-Miṣrī que les sources nomment plus volontiers al-Tāġ Ishāq. Il meurt en ġumādā II 731/mars 1331.

76. Sur lui, voir Eychenne, *Liens personnels*, chap. VIII, p. 391-433; *id.*, « Réseau, pratiques et pouvoir(s).»

77. Il s'agit sans doute de l'émir Qīglīs al-Nāṣirī al-Silāhdār, mort en 731/1330. Sur lui, voir al-Šafadī, *A'yān* III, p. 1424-1425.

L'impossible transmission d'un patrimoine ?

Une fortune très convoitée

Les sources s'accordent pour dire que Ḡibriyāl est spolié d'une somme d'un million de dirhams. Pour al-Ṣafadī, 400 000 dirhams sont saisis à Damas immédiatement après son arrestation. Lorsqu'il est transféré au Caire, le sultan lui demande de compléter la somme déjà versée pour atteindre un total d'un million de dirhams, ce que Ḡibriyāl s'engage à faire par écrit. Mais, tandis qu'il lui reste encore 200 000 dirhams à apporter, l'émir Qawṣūn al-Nāṣirī obtient que Ḡibriyāl soit dispensé de verser cette dernière somme⁷⁸.

La mort de Ḡibriyāl engendra des conflits entre son fils unique, Ṣalāḥ al-Dīn Muḥammad, et ses sœurs – et peut-être leurs époux. Ainsi, ‘Abd Allāh se rendit un jour à la Citadelle, au Caire, et demanda audience au sultan dans le but de calomnier ses sœurs. Ce désaccord n'eut pour autre conséquence que d'attirer encore un peu plus la convoitise du sultan, et de nombreux bijoux leur furent confisqués. Pour cette raison, il se disait qu'une somme d'un million de dirhams leur fut, en tout et pour tout, confisquée. Le conflit au sein de la famille débouchant sur le risque toujours plus grand d'être spolié, le frère et les sœurs finirent, dans leur intérêt, par apaiser leur différend.

Lorsqu'à Damas, la nouvelle de la mort de Ḡibriyāl fut connue, son chargé d'affaires (*wakil*), le *šayh* Alḥmad Ibn al-‘Aṭṭār et son secrétaire, un samaritain, furent convoqués et passés à la question pour obtenir des renseignements sur sa fortune, et plus particulièrement sur ses récoltes et sur d'éventuels dépôts que Ḡibriyāl aurait dissimulés chez des clients ou des hommes de confiance. Les deux hommes affirmèrent ne rien connaître d'autre à son sujet que l'état de ses propriétés et de ses *waqf*-s et rédigèrent en ce sens une lettre qui fut envoyée au sultan. Ils furent tout de même arrêtés dans l'attente d'une décision du sultan sur leur sort⁷⁹.

La recherche de la fortune de Ḡibriyāl s'étendit à d'autres personnes que ses propres employés. Ainsi, le vendredi 4 dū l-hiġġa 734/6 août 1334, le gouverneur de Damas, l'émir Tankiz, convoqua le prédicateur de la mosquée de Karīm al-Dīn al-Kabīr au sujet d'un dépôt (*wadi'a*) au nom du *ṣāḥib* Ḡibriyāl, qu'il cachait chez lui. Produisant une lettre manuscrite signée du *šayh*, mentionnant le dépôt en question, ce dernier partit aussitôt à son domicile et rapporta somme dans son intégralité. Une femme qui possédait chez elle quatre paquets d'étoffe (*baqağ*⁸⁰ *qumāš*), parmi lesquelles un tissu brodé (*zarkaš*) destiné à la maison du *ṣāḥib* Ḡibriyāl, fut également convoquée et contrainte de l'apporter au gouverneur⁸¹. Deux jours plus tard, on retrouva un affranchi (*‘atīq*) du *naqib al-askar* de Damas, Nūr al-Dawla ‘Alī b. al-Ṣanī'a, pendu dans son écurie. Convoqué au sujet de Ḡibriyāl et menacé, de peur d'être torturé, il avait décidé de se suicider. La plus grande partie de sa fortune fut transférée au *Bayt al-māl*⁸².

78. Al-Ṣafadī, *A'yān* II, p. 901; Ibn Ḥaġr al-‘Asqalānī, *Durar* II, p. 160.

79. Al-Ġazārī, *Hawādīṭ* II, p. 678.

80. Le terme *buqgah* est tiré du mot turc, *boghtcha*, qui désigne un paquet de marchandise (étoffes, par exemple). Voir Kazimirski, *Dictionnaire* I, p. 148.

81. Al-Ġazārī, *Hawādīṭ* II, p. 683.

82. *Ibid.*

Un point d'ancre familial : la maison et le ribāṭ à Bāb al-Šagīr

Nous ne connaissons pas le lieu de résidence de Ǧibriyāl et de sa famille au Caire. En revanche nous savons qu'il possédait une demeure à Damas, à l'intérieur de Bāb al-Šagīr. Al-Ǧazārī rapporte que dans le voisinage de sa demeure existait une ruelle (*zuqāq*) qui débouchait directement sur Bāb al-Šagīr, dans laquelle, la nuit, régnait une certaine insécurité : on y volait notamment les turbans ('amā'im) et l'on détroussait les passants. Pour y remédier, Ǧibriyāl décida d'acheter une maison adjacente à la sienne qui couvrait le chemin et obscurcissait le lieu, la fit abattre et fit jaillir la lumière dans la ruelle.

Dans le même quartier (*ḥāra*), il décida de racheter plusieurs maisons (*dūr*) qui avait été construites au profit de la vieille église (*kāna fī l-ḥāra al-latī fihā al-dūr al-latī 'ammarahā lahu kanīsa li-l-naṣārā 'atiqa qadīma*) et ordonna de les faire détruire. Sur leur emplacement, il fit bâtir un *ribāṭ* pour les veuves (*ribāṭ li-l-nisā' al-arāmil*) au nom de son épouse et lui assigna les revenus nécessaires à son fonctionnement en instituant de nombreux *waqf-s*⁸³.

Nous ne savons pas quel fut le devenir de la demeure familiale, ni d'ailleurs celui du *ribāṭ*. La demeure a-t-elle été saisie, vendue ou est-elle restée la propriété du fils de Ǧibriyāl puis de ses descendants ? Une indication d'al-Ṣafadī nous permet d'en douter : la maison (*bayt*) de Ǧibriyāl fut ultérieurement habitée par l'émir Sayf al-Dīn Tuqtīmūr al-Šarīqī al-Silāhdār, mort en 750/1349. Cette demeure, visiblement assez vaste, ayant attiré la convoitise de certains émirs mamelouks, a donc pu être saisie et vendue à la mort de Ǧibriyāl mais rien ne l'indique clairement.

Une empreinte sur la ville : la mosquée à Bāb Šarqī

Le ṣāḥib Ǧibriyāl apporta sa pierre à la rénovation urbaine de Damas en faisant ériger à partir de šā'bān 718/octobre 1318 une mosquée (*ğāmi'*), au sortir de Bāb Šarqī⁸⁴, qui fut inaugurée, à peine plus de quatre mois après le début des travaux, le vendredi 17 dū l-hiğğa 718/9 février 1319. Al-Nu'aymī la désigne sous le nom de Ğāmi' al-Mallāh⁸⁵ et la situe à côté du Qabr Darār Ibn al-Azwar⁸⁶, près de Maḥallat al-Mallāh⁸⁷, « c'est-à-dire al-Qa'āṭala ». Ǧibriyāl choisit

83. *Ibid.*, p. 736-737. Dans le contexte damascène, qui plus est aux XIII^e et XIV^e siècles, le *ribāṭ* désignait une institution plus particulièrement réservée aux femmes. Sur la fonction spirituelle autant que sociale des *ribāṭ-s* pour femmes, voir Pouzet, *Damas*, p. 211, et Rapoport, « Women and Gender », p. 41-45. Ces « couvents », souvent fondés par des femmes riches, épouses ou filles de notables civils ou de membres de l'élite militaire, offraient à des femmes, pauvres pour la plupart, divorcées, veuves ou célibataires, autant un refuge qu'un lieu de vie et de résidence et un cadre pour l'exercice de la piété. Ce *ribāṭ* n'est mentionné ni par Ibn Zafar al-Irbilī (m. 726/1326), ni par al-Nu'aymī (m. 927/1520).

84. Voir al-Nu'aymī, *Dāris* II, p. 324.

85. Al-Nu'aymī, *Dāris* II, p. 324. Voir al-Nuwayrī, *Nihāyat* XXXII, p. 288.

86. Sur Darār Ibn al-Azwar, voir Sauvaire, « Description de Damas », p. 270, note 116. Cavalier poète, il aurait pris part à la conquête de la Syrie, et serait mort lors de la prise de Damas. Son corps fut enterré au bord du chemin, à l'extérieur de Bāb Šarqī.

87. M. Meinecke donne le plan de l'édifice. Voir Meinecke, *Die mamlukische Architektur* I, p. 67, fig. 40. Ce plan est identique à celui du Bayt Na'mān, une maison qui existait encore au début du XX^e siècle. Voir

d'installer sa mosquée aux portes des quartiers chrétiens et juifs de la ville *intra-muros*, dans une zone qui n'a pourtant jamais connu de réel développement démographique au cours de la période médiévale, notamment en raison de l'implantation de métiers traditionnellement polluants (potiers notamment) mais aussi du fait de la présence d'une léproserie. Peu d'éléments matériels pouvaient donc justifier l'établissement d'une mosquée pour la prière du vendredi à cet endroit. Sur le plan idéologique, en revanche, Ḡibriyāl étant un converti, ce choix ne manquait pas de revêtir une forte valeur symbolique⁸⁸.

Au sud de sa mosquée, au début du Couvent des lépreux (Dayr al-Ǧudamā'), il fit encore construire un hammam qu'il mit en location pour quatre dirhams par jour sans compter l'entrée des lépreux qui venaient tous se laver en ce lieu. Il institua un *waqf* à leur profit qui rapportait autant que le reste des autres *waqf*-s institués, par ailleurs, pour eux. Il veilla également à l'approvisionnement en eau. Il existait à cette époque dans les environs de Bāb al-Ǧābiya, un canal appelé Qanāt al-Fallāḥīn, le Canal des paysans, qui se trouvait au milieu de la route. Il en détourna le cours en le transférant à côté du fossé (*bandaq*) et fit creuser trois bassins (*ḥawd*) pour lesquels il acheta des droits d'eau. Par ces travaux, il prolongea le canal jusqu'à Bāb al-Ṣāgīr⁸⁹. Notons par ailleurs qu'al-Ṣafadī lui attribue la possession d'un *māristān* dans la ville de Raḥba, peut-être un bien de rapport au profit de sa mosquée, et la construction d'un bassin à ablution (*tahāra*), alimenté par l'eau d'un canal, dans la plaine de la Bekaa, à Karak Nūḥ⁹⁰.

La matérialisation des liens matrimoniaux : la turba de Ḡibriyāl à Qubaybāt

Mort au Caire, Ḡibriyāl est enterré, à l'extérieur de Bāb al-Naṣr, dans la *turba* de l'émir Qarāsunqur al-Manṣūrī, son ami⁹¹, restée vide, puisque l'émir était mort en exil à al-Marāğā, en territoire ilhānite, quelques années auparavant, en 727/1328. Les liens d'amitié et de clientélisme qui unissaient l'émir et l'administrateur trouvèrent donc un prolongement symbolique bien après leur mort.

Ḡibriyāl, dont la carrière se déroula pendant plus de vingt ans à Damas, s'y était fait édifier une *turba*, dans le quartier de Qubaybāt, près de la mosquée de Karīm al-Dīn al-Kabīr.

Wulzinger et Watzinger, *Damaskus*, p. 76, fig. 13. Cette similarité nous conduit à assimiler le Bayt Na'mān à l'ancienne mosquée de Ḡibriyāl, et, par conséquent, à la suite de Wulzinger et Watzinger, à localiser l'édifice au n° 1, en M4 sur le plan intitulé « Plan der Alt-Stadt von Damaskus », fourni en annexe.

88. Il fit appointer un imam rémunéré, un prédicateur (*haṭib*) pour la prière du vendredi, des muezzins qui venaient le vendredi. Il institua la lecture du Coran après le matin, un pupitre (*kursī*) pour la lecture des Hadiths après la prière du vendredi, ainsi qu'une fontaine à ablutions (*tahāra*) à côté. Voir al-Ǧazarī, *Hawādīt* II, p. 736-737. Un ṣayḥ hanbalite, compagnon d'Ibn Taymiyya, fut le premier à y prononcer la *ḥuṭba*, en présence de Ḡibriyāl, des juges et de nombreux notables. Voir al-Nu'aymī, *Dāris* II, p. 324.

89. Al-Ǧazarī, *Hawādīt* II, p. 736-737.

90. Al-Ṣafadī, *A'yān* II, p. 902.

91. Al-Ǧazarī, *Hawādīt* III, p. 677; n° 929, p. 735.

Cette *turba* dont on a vu qu'elle servit de repli à Gibrīyāl et à sa famille avant leur transfert définitif au Caire, resta donc sans pensionnaire. Tout comme la *turba* de Qarāsunqur al-Manṣūrī au Caire, l'édifice devint également le symbole des liens matrimoniaux contractés par Gibrīyāl en leur conférant une matérialisation et un ancrage physique *post mortem*. En effet, selon al-Şafadī, la *turba* servit de lieu d'inhumation à l'un de ses gendres, Ḥālid Ibn al-Qaysarānī, à sa mort en 759/1357⁹², alors que son père et son frère avaient été tous deux enterrés au cimetière soufi de la ville. Par ailleurs, un autre de ses gendres, Šams al-Dīn Mūsā, prit place à ses côtés dans la *turba*, à sa mort en 771/1370⁹³. Toutefois, Ibn Qādī Šuhba, en contradiction avec al-Şafadī, mentionne, pour sa part, qu'un certain Tāğ al-Dīn ‘Abd Allāh Ibn Maškūr, ancien *nāzir al-ğayṣ* d'Alep puis de Damas fut enterré, en 778/1376, dans la *turba* qu'il se fit construire à Qubaybāt, « près de la turba d'Ibn Qaysarānī, dans laquelle il y a le *şāhib* Gibrīyāl et le fils d'al-Tāğ Ishāq (c'est-à-dire Šams al-Dīn Mūsa)⁹⁴ ». Sans doute une simple coïncidence puisqu'il nous est impossible de rattacher cet ‘Abd Allāh Ibn Maškūr à al-As'ad Ibn Maškūr, un autre gendre de Gibrīyāl.

L'échec de la procédure juridique d'invalidation des waqf-s

Au-delà de la fortune de Gibrīyāl à proprement parler, c'est l'ensemble des biens qu'il a constitués en *waqf*-s qui suscite l'intérêt du pouvoir. Comme souvent dans le cas des grands administrateurs des finances de l'époque mamelouke, qui firent carrière en gérant tout à la fois le bien public, les biens privés du sultan et leurs propres affaires, la procédure juridique, qui est lancée en vue d'accaparer des biens théoriquement constitués pour être inaliénables, repose sur des accusations d'utilisation de l'argent du *Bayt al-māl*. Ainsi, le 23 šawwāl 734/27 juin 1334, deux semaines après le décès de Gibrīyāl au Caire, sur ordre du sultan, un acte authentifié par des témoins (*mahḍar*) est dressé pour attester qu'en réalité l'administrateur ne possède rien car il a acheté, avec l'argent du *Bayt al-māl*, un grand nombre de propriétés (*amlāk*) qu'il a constituées en *waqf* et dont il a touché, indûment, les bénéfices pour son compte personnel (*yataṣarrufu fiḥā taṣarruf al-mullāk li-nafsihi*). Les principaux notables de Damas acceptent de témoigner en ce sens⁹⁵. Seul l'un des témoins sollicités refuse. Il s'agit de ‘Izz al-Dīn Muḥammad Ibn al-Qalānisī⁹⁶, le *muhtasib* et administrateur du Trésor (*nāzir*

92. Al-Şafadī, *A'yān* II, p. 659.

93. Ibn Qādī Šuhba, *Tāriḥ* III, p. 527. Selon Ibn Qādī Šuhba, Šams al-Dīn Mūsa, fut également inhumé « dans la *turba* d'Ibn al-Qaysarānī », c'est-à-dire dans celle de son beau-père, Gibrīyāl, restée inoccupée, et sans doute connue, à l'époque d'Ibn Qādī Šuhba, au début du xv^e siècle, comme celle d'Ibn al-Qaysarānī.

94. Ibn Qādī Šuhba, *Tāriḥ* III, p. 527.

95. Ibn Katīr, *Bidāya* XIV, p. 173; al-Ğazārī, *Hawādīṭ* II, p. 678.

96. Sur ce personnage, voir, al-Şafadī, *A'yān* III, p. 1536-1537; al-Ğazārī, *Hawādīṭ* II, n° 1108, p. 898-899. Il s'agit de ‘Izz al-Dīn Ahmād b. Muḥammad Abū l-‘Abbās al-‘Uqaylī Ibn al-Qalānisī (m. 736/1335). Né en 673/1275, il est nommé administrateur du Trésor (*nāzir al-bizāna*) à la citadelle de Damas en 709/1310, destitué et renommé une seconde fois le 4 ṣafar 710 / 3 juillet 1310 et occupe cette fonction jusqu'à sa mort en 736/1335. Par ailleurs, il est nommé *muhtasib* de Damas, le 25 rabī‘ I 724 / 22 mars 1324 et destitué en šawwāl 734/juin 1334.

al-hizāna), qui, tandis qu'on lui demande d'attester que Ḡibriyāl était pauvre (*faqīr*) et qu'il a constitué son patrimoine à partir du *Bayt al-māl*, s'insurge et réplique :

« Comment [pourrais]-je témoigner [en ce sens] alors que chaque mois, il recevait en rétribution (*ḡāmakiyya*) du Bayt al-māl, une somme de dix mille dirhams, et ce pendant un très long moment ? Qui serait [considéré comme] pauvre dans de telles conditions ? »⁹⁷

Son refus entraîne sa mise aux arrêts dans la Madrasa al-‘Adrāwiyya⁹⁸ pendant environ un mois avant qu'il ne soit libéré. Il est destitué de sa charge de *muhtasib* mais conserve celle de *nāzir al-hizāna*. Étonné de sa réaction, le gouverneur de Damas, l'émir Tankiz, loue son sens moral et informe le sultan al-Nāṣir Muḥammad de la situation. Dès lors, le sultan décide de ne pas se saisir des propriétés constituées en *waqf* par Ḡibriyāl, dont le principal objet était sans doute de transmettre ses revenus à ses héritiers. Al-Ṣafadī attribue à l'émir Qawṣūn al-Nāṣirī un rôle décisif dans la préservation des biens de Ḡibriyāl au profit de sa descendance⁹⁹.

Finalement, en raǵab 736/février 1336, son fils, Ṣalāḥ al-Dīn Muḥammad, se rend à Damas muni de deux lettres émanant du sultan, à l'attention du gouverneur Tankiz. L'une a pour objet la restitution des *waqf*-s et des propriétés de son père qui avaient été mis sous séquestre lors de son arrestation ; l'autre lui accorde une concession fiscale (*iqtā'*) dans la *halqa* de Damas. Le gouverneur Tankiz ordonne donc la restitution des *waqf*-s et des propriétés à la descendance du *ṣāhib* et l'octroi d'un *iqtā'* à Muḥammad, dès qu'un soldat de la *halqa* viendrait à mourir.

Selon al-Ġazarī, l'héritage de Ḡibriyāl fut partagé entre son fils et ses six filles, conformément aux principes du droit successoral du *fīqh* développé par le *madhab* šāfi‘ī, selon lequel « si le défunt laisse des fils et des filles, ils héritent conjointement, la part d'un fils étant le double de celle d'une fille¹⁰⁰ » :

« On partagea son héritage en huit parts. Deux parts pour Muḥammad et pour chaque fille, une part. Pour les filles qui étaient à Damas, à savoir : une pour l'épouse de Šaraf al-Dīn Hālid Ibn al-Qaysarānī, une pour l'épouse de ‘Imād al-Dīn Ibn Şaṣrā et une pour l'épouse de Ṣalāḥ al-Dīn Ibn al-‘Assāl; et une part pour chacune des trois autres filles qui étaient en Égypte, dont je ne connais pas le nom. »¹⁰¹

97. Al-Ṣafadī, *A'yān* III, p. 1536-1537.

98. Sur cette *madrasa* fréquemment utilisée, de même que la Madrasa al-Naġibiyya, comme lieu de détention provisoire au cours de la première période mamelouke, voir al-Nu‘aymī, *Dāris* I, n° 65, p. 283-290.

99. Al-Ṣafadī, *A'yān* II, p. 902.

100. Voir Schacht, « *Mīrāth* – Période pré-moderne », p. 110.

101. Al-Ġazarī, *Hawādīṭ* III, p. 867.

Conclusion

Le hasard a bien fait les choses en donnant à Gıbriyāl six filles et un unique fils. Car, paradoxalement, une telle particularité, qui aurait sans doute pu être légitimement conçue comme une faiblesse dans la mise en place d'un réseau de pouvoir efficace par l'administrateur, s'est transformée, par une stratégie d'alliances matrimoniales, en atout politique et clientéliste.

Par sa nature et son caractère unique, l'exemple de Gıbriyāl nous permet bien d'atteindre quelques contours habituellement passés sous silence dans les textes narratifs, mais il ne nous autorise toutefois pas à aller au-delà de certaines limites dans notre compréhension du fonctionnement du groupe familial. Ainsi, les femmes restent ici plongées dans l'anonymat et leur rôle n'est malheureusement pas clairement déterminé dans l'affermissement de la position sociale du chef de famille. Par ailleurs, certaines informations, habituellement fréquentes dans les sources textuelles concernant les administrateurs, sont, dans le cas de Gıbriyāl, totalement absentes et font cruellement défaut à notre analyse. En effet, nulle trace de son ascendance. Qui est son père ? Est-il issu d'une famille de secrétaires et d'administrateurs de laquelle il aurait pu recevoir sa formation ? A-t-il bénéficié du soutien d'un membre de sa famille, son père ou un oncle par exemple, pour débuter sa carrière ? Nous ne lui connaissons par ailleurs aucun frère. Nous savons seulement qu'il avait une sœur, qui, elle-même, avait un fils, au service de Gıbriyāl.

De plus, les informations sur son fils, Salāh al-Dīn Muḥammad, s'avèrent tout aussi incomplètes. Alors qu'il est habituellement fréquent qu'un administrateur des finances associe étroitement son fils aîné dans la gestion de sa charge en lui conférant la fonction de délégué (*nā'ib*)¹⁰², dans le cas de Gıbriyāl, rien ne permet d'aller dans ce sens. Au contraire, son délégué, au moment de son arrestation, est un certain al-Makīn et non son fils. D'autre part, alors que Gıbriyāl n'a pas hésité à promouvoir la carrière de ses gendres, et même celle de son neveu, il ne semble pas que son fils Muḥammad ait détenu de charge dans l'administration ou à la chancellerie sous son « vizirat »¹⁰³. L'octroi d'une concession fiscale dans la *halqa* et la restitution des *waqf*-s, qu'il gérait vraisemblablement en qualité de *nāzir* et en tant qu'*arşad*¹⁰⁴, conjuguée à l'absence de toute mention de son nom dans les sources historiques, laissent penser que sa carrière ne se fit pas au service de l'État après la mort de son père. Gıbriyāl n'est donc

102. Eychenne, *Liens personnels*, p. 301.

103. Sur le poids des réseaux familiaux dans l'administration sultanienne à cette époque, voir Eychenne, *Liens personnels*, chap. vi. D'autre part, l'entrée d'un individu dans la chancellerie pouvait également se trouver grandement facilitée par la présence d'un ou plusieurs membres de sa famille dans une tout autre branche de l'administration de l'État, les bureaux des finances par exemple. Voir Escovitz, *Vocational Patterns*, p. 49, 50. Par ailleurs, contrairement à la justice ou à l'enseignement, rares dans l'administration sont les cas de transmission directe d'une charge (*nuzūl*) d'un détenteur à son fils. Sur le *nuzūl* en tant que pratique judiciaire légale, voir Rapoport, *Marriage, Money and Divorce*, p. 21.

104. En instituant un *waqf*, plus spécifiquement dans le cas d'un *waqf ahlī*, bénéficiant à sa famille dès sa constitution, le fondateur pouvait spécifier que son contrôle et son administration restent entre les mains de ses descendants après sa mort. Le plus apte (*al-arşad fa-l-arşad*) d'entre eux était généralement désigné. Voir Sabra, *Poverty and Charity*, p. 70.

pas parvenu à constituer une lignée familiale d'administrateurs dont le nom se serait enraciné dans l'État mamelouk. Son souvenir ne s'est toutefois pas totalement effacé de la mémoire de ses contemporains, et à travers sa *turba*, les liens politiques et affectifs qu'il avait su tisser avec certains de ses gendres, et donc une partie de l'histoire familiale, se sont inscrits dans le paysage damascène.

Bibliographie

Instruments de travail

- Dozy, Reinhart, *Dictionnaire détaillé des noms de vêtements chez les Arabes*, Jean Müller, Amsterdam, 1845.
- Kazimirski, A. de Biberstein, *Dictionnaire arabe-français contenant toutes les racines de la langue arabe, leurs dérivés, tant dans l'idiome vulgaire que dans l'idiome littéral*, Maisonneuve, Paris, 1860.
- Schacht, Joseph, « *Mirâth – Période pré-moderne* », *EP* VII, Brill, Leiden, p. 108-113.

Sources

- Birzâlî (al-), *al-Muqtafi 'alâ kitâb al-râwdatayn*, éd. 'U. 'Abd al-Salâm Tadmûrî, al-Maktaba al-'âsriyya, Sayda-Beyrouth, 2006.
- Dâhabî (al-), *Duyûl al-'ibar fi habar man 'abar*, éd. M. Zâglûl, Dâr al-kutub al-'îlmiyya, Beyrouth, 1985.
- Őzgâzârî (al-), *Tâ'rîh hawâdi' al-zamân wa anbâ'ih wa-wafayât al-akâbir wa-l-a'yân min ibnâ'ih*, éd. 'U. 'Abd al-Salâm Tadmûrî, al-Maktaba al-'âsriyya, Sayda-Beyrouth, 1998.
- Ibn Abî l-Fâdâ'il, *al-Nahâj al-sâdir wa-l-durr al-fârid fî mâ ba'da Tâ'rîh Ibn al-'Amîd*, éd. et trad. E. Blochet dans « *Histoire des sultans mamlouks* », *PatrOr* 12/3, 1919, p. 343-550 ; 14/3, 1920, p. 373-672 ; 20/1, 1929, p. 1-270.
- Ibn al-Dawâdârî, *Kanz al-durâr wa-ğâmi' al-ğurâr. Al-durr al-fâhir fî sirat al-Mâlik al-Nâşir IX*, éd. H. Roemer, Deutsches Archäologisches Institut Kairo, Le Caire, 1960.
- Ibn Haŷâr al-'Asqalâni, *al-Durâr al-kâmina fî a'yân al-mi'a al-tâmina*, éd. 'A. M. 'Alî, al-Dâr al-'îlmiyya, Beyrouth, 1997.
- Ibn Kaŷîr, *al-Bidâya wa-l-nihâya*, Dâr al-taqwâ, Le Caire, 1999.
- Ibn Qâdi Šuhba, *Tâ'rîh Ibn Qâdi Šuhba II/1 et III/2*, éd. A. Darwish, Institut français de Damas, Damas, 1994.
- Ibn Taŷrî Birdî, *al-Nuŷûm al-zâhira fî mulûk Miṣr wa-l-Qâhira XI*, Maṭba'at Dâr al-kutub wa-l-watâ'iq al-Qawmiyya, Le Caire, 2006.
- Kortantamer, Samira, *Ägypten und Syrien zwischen 1317 und 1341 in der Chronik des Muŷâddâl b. Abî l-Fâdâ'il*, Freiburg, 1973.
- Maqrîzî (al-), *Kitâb al-Sulûk li-mârifat duwal al-mulûk*, éd. M. M. Ziyâda, Dâr al-Kutub, Le Caire, Maṭba'at Dâr al-Kutub al-Mîriyya, Le Caire, 1934-1958.
- Nu'aymî (al-), *al-Dâris fî ta'rîh al-madâris*, éd. Ibrâhim Šams al-Dîn, Dâr al-kutub al-'îlmiyya, Beyrouth, 1990.
- Nuwâyri (al-), *Nihâyat al-arab fî funûn al-adab*, vol. XXXII, éd. M. 'A. Šaltût, Maṭba'at Dâr al-kutub wa-l-watâ'iq al-Qawmiyya, Le Caire, 2002.

Şafadi (al-), *al-Wāfi bi-l-wafayāt* IV, éd. Aḥmad al-Arnā'ūṭ & Turki Muṣṭafā, Dār Iḥyā' al-Turāṭ, Beyrouth, 2000.

—, *A'yān al-`aṣr wa a'wān al-naṣr*, Dār al-fikr, Beyrouth, 1998.
Yūnīnī (al-), *Dayl mir'āt al-zamān*, éd. L. Guo, Brill, Leiden-Boston-Cologne, 1998.

Études

- Brinner, William M., « The Banū Ṣasrā: A Study in the Transmission of a Scholarly Tradition », *Arabica* 7, 1960, p. 167-195.
- Escovitz, Joseph H., « Vocational Patterns of Mamlūk Scribes », *Arabica* 23, 1976, p. 42-62.
- Eychenne, Mathieu, *Liens personnels, clientélisme et réseaux de pouvoir dans le sultanat mamelouk (milieu XIII^e-fin XIV^e siècle)*, Presses de l'Ifpo, Beyrouth-Damas, 2013.
- , « Les Banū Ḥinnā à Fusṭāṭ-Miṣr. Pouvoir et implantation urbaine d'une famille de notables à l'époque mamelouke », *Médiévales* 64, 2013, p. 91-118.
- , « Réseau, pratiques et pouvoir(s) d'un administrateur civil au début du XIV^e siècle. L'exemple de Karīm al-Dīn al-Kabīr », *AnIsl* 46, 2012.
- Khalil, Samir, *al-Ṣafī Ibn al-`Assāl. Brefs chapitres sur la Trinité et l'Incarnation*, PatrOr 42, 1985.
- Meinecke, Michael, *Die mamlukische Architektur in Ägypten und Syrien (648/1250 bis 923/1517)*, Gluckstadt, Verlag J.J. Augustin GmbH, 1992, 2 tomes.
- Pouzet, Louis, *Damas au VII^e/XIII^e s. Vie et structures religieuses dans une métropole islamique*, Dar el-Machreq, Beyrouth, 1991.
- Rapoport, Yossef, *Marriage, Money and Divorce in Medieval Islamic Society*, Cambridge University Press, Cambridge, 2005.
- , « Women and Gender in Mamluk Society: An Overview », *MSR* XI/2, 2007, p. 1-47.
- Sabra, Adam, *Poverty and Charity in Medieval Islam. Mamluk Egypt, 1250-1517*, Cambridge University Press, Cambridge, 2000.
- Sauvaire, Henri, « Description de Damas », *JournAs* 7, 1896, p. 185-285 et 369-459.
- Wulzinger, Karl, et Watzinger, Carl, *Damaskus. Die Islamische Stadt*, Walter de Gruyter & Co., Berlin-Leipzig, 1924.